Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 25

Artikel: Coup de marteau
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200215

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

une caserne n'est autre, en somme, qu'une maison où l'on loge ; militaires ou civils, il n'importe : de nuit, tous les chats sont gris.

Les dames éliront domicile dans la nouvelle et vaste école de la Barre, dont les classes sont transformées en dortoirs. Cette transformation n'est pas allée toute seule! Dame! une école n'est pas un hôtel, où tout a été prévu, conçu et disposé pour faciliter le plus possible la satisfaction des naturels désirs des hôtes de la maison. Il fallut aviser, et, pour cela, réquisitionner chez les marchands de faïences, qui sauvèrent la situation. L'annonce de la bonne nouvelle fut un réel soulagement pour les membres du Comité central. Mais un d'eux, qui voit à tout malice, ne baptisa-t-il pas irrévérencieusement du nom de « sous-commission des pots et cuvettes » la sous-commission active et dévouée à laquelle incombait le soin de veiller à l'aménagement des logements de l'école de la Barre.

Décidément, il en reste toujours quelque chose.

Il était de Lutry.

Dans notre numéro du 18 avril, sous le titre : *Le saint de Moudon,* nous avons publié un extrait du *Journal d'un voyage de Genève à Londres,* de Gaudard de Chavannes. Il s'agissaît d'un saint de bois, vendu à une paroisse du canton de Fribourg par la ville de Moudon, en 1536, c'est-à dire lors de l'invasion bernoise et de l'introduction de la religion réformée.

Voici ce que dit à ce propos la *Liberté,* de Fribourg :

L'histoire est vraie, mais elle ne concerne pas Moudon. La paroisse fribourgeoise est bien baignée par la Broye : c'est Promasens. Mais les paroissiens vaudois ne humaient pas les brouillards de la rivière qui joue le rôle de passe-lacets entre les cantons de Fribourg et de Vaud ; ils se prélassaient au soleil, sur la rive du bleu Léman : c'est Lutry qui a été le vendeur.

L'objet vendu est un crucifix de dimensions colossales, actuellement encore suspendu à l'entrée du chœur de l'église de Promasens.

Le prix a été payé au moyen d'un quarteron de poires sèches, la vente a eu lieu sous la réserve expresse que les paroissiens de Lutry auraient toujours le droit de ramener le crucifix chez eux, moyennant le versement d'un prix de même nature et de même valeur « si les temps devenaient meilleurs ».

Lè Vaudois et lè Serbê.

(Causeri eintre Jean-Louis et Eugène, à l'Auberdzo dau Tsalet-à-Goubet.

— As-to lié lé papâi, Louè?

— Oï, ma ne liéso rè que lé novalles dau païs; clliau dau dêfro, n'ein bayeri pas pi on boton de tsausse.

— L'in a portant houâ oquie de novi que s'è fé pè la Serbie.

— Passa mé la tomma. Qu'è-te?

— Paraît que l'ant fusilli lo râ, la reina, et ne sé pas trau cô.

— Vouaih ! Clliau bregands ; te mé fa sâ ; à la tinna. Et porquie an-te cein fé?

— L'irant grindze por cein que la reina, onna certaina Machine....

— Machine !

— Oï, qu'on l'amâve quasu atant qu'onna tchivra âme lo couti.

— Et l'ant esterminaïe ! Clliau roûtes !

— Ma, te mé fa rire, Jean-Louis ; l'è onna révoluchon. Et pu, on ein a bin lé, no, dein lo tè.

— Bin su, ma pas dinse. On n'a pas sagni noutré bailli en noinante-houit aô noutré conseillé d'Etat ein quarante-cinq.

— Vâi, ma on ara mi fé d'alla pe rûdo, na pas baôgrassi, taquenassi, fotemassi avoué dai rappô, dai comita, dau commerce, tot lo diabllio et son train. N'ant pas traîna pé la Serbie.

— Craï-to que cein vaô mi allâ, passe que l'ant éta vi quemet la pudra, que l'ant tot écllitta d'on coup, sein avâi sondzi à cein que porrâi arrevâ. No, n'ein pas fé dinse, t'é dio, et diabe lo pi que no no sein pllie mau trovâ. Allè, bâ !

— T'i trau lambin, trau taquenet, trau Vaudois, se te vaô.

— On ein è pas mains sadzo por tot cein, et on réusse. Vouaîte en noinante-houit. On n'a pas éta pressâ, l'è veré ; ma on a étudii, recordâ lo moutz per tieu et on a trovâ cein que l'in falliâi po lo fère décampa. Attiute ! Te sâ prau qu'on a ti din tsouse qu'on ne paô pas souffri.

— Bin su, i'ein sé oquie, mé que la tomma fâ toussi.

— Mé, l'è la cranma din lo café ; lé macllio, l'è lo rodzo.

— Et lo moutz?

— Lo moutz, l'ire lo vert ; adan lo 24 janvier, l'an appondu à 'na bercllire on bocon de patta verda et l'ôr a attrapa la fouâre, et s'è sauvâ po ne pas sé fère vergogne dévant lo mondo, Et quand l'a vu qu'on tegnâi bon, no z'a de : « Adié, Hans-Ludvig, » et on l'ai a repondu : « Atsivo, Gotllièbe ». Et l'a felâ.

— Et ein 45, te traôve prau su qu'on a éta au galop po révésa clli Conset, que l'ire lo plliot de la mécanique de l'Etat?

— Eh bin ! on a éta prudet, on a recordâ clliau z'hommo po vère cein que ne pouvant pas souffri

— N'ire pas lo vert?

— Na, ma lé chétons. Adan, on è vegniâi su Montbenon, 30,000, avoué din bâtons ; Druey l'a fé on discou du lo coutset d'onn'étsila, et ma fâi, quand lé Conseillé l'ant z'u examinâ ti lè bâtons qu'irant à clli'étsila, l'ant peinsâ : « Ein a cinq, ion po tsacon de no, fotè mé lo camp. Atant que satsant dézo lé pi de Druey que su noutra rita. » A-te que, tsi no, quemet on fa lè révoluchons, on ne fa pas tot chauta, on recorde lè dzeins et... tot è quie.

— Eh bin ! allein no z'è. Noutrè fenne sarant din lo ca de no recordâ assebin po savâ ce que no foudrâ po no fère fela dau cabaret.

— Vâ, ma tant qu'adan, on a lesi de bâire quoque quartettè.

— Se vegniont avoué no, sarâi on moyan dè no fère ein allâ.

— Te porrâi bin avâi trovâ.

MARC A LOUIS.

Coup de marteau.

Le jeu du marteau fait fureur en Australie et dans les colonies anglaises. Bientôt, sans doute, la mode le conduira jusqu'à Londres, d'où il nous reviendra comme tant d'autres jeux d'Outre-Manche.

Le jeu du marteau consiste à enfoncer une demi-douzaine de gros clous dans un cube de bois dur, pas autre chose. Mais il faut arriver à planter ces clous dans un temps donné, très court, et souvent les coups de marteau tombent dru sur les doigts.

Ce jeu est tout de suite devenu le sport préféré des dames de la meilleure société. Des matches se sont organisés un peu partout, et récemment une jeune fille de Sydney a été déclarée championne d'Australie pour le jeu du marteau.

Où allons-nous? Où allons-nous?

Cinquante discours.

Qu'une femme parle sans langue
Et fasse même une harangue,
Je le crois bien.
Qu'ayant une langue, au contraire,
Une femme puisse se taire,
Je n'en crois rien.

Ces vers peu galants nous revenaient à la mémoire en lisant dans les journaux de Genève le compte-rendu du congrès international des abstinentes, qui s'est tenu dans cette ville, la semaine dernière.

La séance de clôture a été mémorable, paraît-il. Les déléguées des divers pays, au nombre de soixante, devaient toutes y prendre la parole. En réalité, cinquante discours seulement ont été prononcés, ce qui est déjà bien joli, si l'on songe que les orateurs en jupons n'avaient à elles toutes que deux heures et quart pour se faire entendre.

Dès l'ouverture de la séance, la présidente a appelé sur une estrade les cinquante dames inscrites comme orateurs. A l'appel de son nom, chacune débitait une courte harangue. Dès que l'orateur dépassait la limite du temps qui lui était assignée, la présidente, inexorable, agitait sa sonnette et la personne qui parlait achevait sa phrase, et c'était tout.

Les incidents comiques ne manquèrent pas. Ainsi, une Anglaise commence son speech et s'arrête aussitôt en pouffant de rire...

— Vous avez fini de parler? lui demande la présidente.

— Aoh ! no, je n'avais pas fini dou toute.

— Eh bien, continuez, vous avez encore cinquante secondes.

— Je ne pouvais continiouer.

— Pourquoi donc?

— J'avais perdou mon idée et je ne le retrouvais plous.

Et la bonne dame de rire de plus belle, mettant tout l'auditoire en gaieté. Enfin, elle rattrape le fil de son discours et va parler de nouveau. Mais si l'idée est revenue, le temps, lui, s'est envolé. La terrible sonnette de la présidente couvre la voix de l'Anglaise et une autre déléguée lui succède à la tribune.

Combien d'orateurs prolixes auxquels, dans les Grands Conseils, les conseils communaux, les assemblées politiques, les tribunaux ou les temples, on aimerait pouvoir appliquer parfois le coup de sonnette! Peut-être cette méthode anglo-saxonne s'introduira-t-elle un jour chez nous. Elle a du bon.

On la verra partout, dans un mois, cette partition, pour chant et piano, du *Festival vaudois,* de Jaques-Dalcroze (W. Sandoz, éditeur, Neuchâtel). On la prendrait déjà rien que pour la couverture, œuvre de notre peintre *F. Rouge.* Et puis, qui ne voudra, l'hiver prochain et durant bien d'autres hivers encore, évoquer souvent, dans l'intimité du foyer familial, les souvenirs vibrants des émotions ressenties en Beaulieu, devant ce spectacle grandiose, que se donna à lui-même, un peuple heureux et fier de célébrer le centenaire de sa liberté. — La partition de Jaques-Dalcroze, très volumineuse (340 pages), est en vente, au prix de fr. 10, dans toutes les librairies et magasins de musique.

Le plancher aux vaches.

« Mes amis, nous dit le professeur, appliquant sa main au beau milieu de la carte fixée à la muraille, nous avons, cette année, à étudier ensemble la géographie de l'Europe. La tâche est belle, séduisante, riche en enseignements précieux... »

Puis, après une légère pause :

« L'Europe, mes chers amis, est le foyer d'où rayonne sur le monde, etc.... »

Et voilà que, s'abandonnant à la fantaisie de son imagination poétique et féconde, guidé par ses vastes connaissances, notre maître nous fait faire, en quelques minutes, à travers l'Europe, une promenade merveilleuse, qui nous en dit beaucoup plus que les manuels. A sa voix évocatrice, les grands souvenirs se réveillaient ; les gloires surgissaient à notre passage ; les terres tressaillaient au rappel des évènements dont elles avaient été les impassibles témoins. Des paysages sombres et